

PHILOSOPHIE	DOSSIER N° 3 – LA LIBERTE	ORGANISER LES RESSOURCES DOXOGRAPHIQUES
A RENDRE LE :		

CONSIGNES :

1. Le **but de ce troisième devoir** est de continuer à maîtriser les outils des exercices du baccalauréat en organisant ses références philosophiques et culturelles. Il s'agit également de commencer à aborder l'explication de texte.
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte (attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe).
3. Le dernier exercice est à réaliser en **groupe**. Il permet de s'entraîner au montage vidéo. Les autres exercices sont réalisés en classe.

CRITERES D'EVALUATION DES DEVOIRS DE PHILOSOPHIE

Il n'y a pas de barème pour l'épreuve de philosophie, mais ses exigences peuvent être résumées en quatre points principaux :

PRESENTATION
EXPRESSION
DEMONSTRATION
CULTURE

PRESENTATION : la copie doit être claire, lisible, propre, et assez longue pour attester de l'investissement du candidat.

EXPRESSION : la qualité du français est un élément d'appréciation fondamental. Veillez à la correction orthographique, syntaxique, stylistique de votre propos. Veillez à relire très soigneusement votre copie avant de la remettre à la correction.

DEMONSTRATION : le plan de votre développement doit compter trois parties. L'ordre méthodique de la démonstration doit être respecté. En fonction des conseils de construction méthodique qui vous ont été donnés, veillez à réaliser une démonstration rhétorique en bonne et due forme.

CULTURE : Vous devez montrer votre culture philosophique et votre culture générale. Faites référence aux philosophes et aux œuvres philosophiques que vous connaissez, en évitant les arguments d'autorité et le catalogue historique. Utilisez des références littéraires, historiques, mythologiques, artistiques qui peuvent enrichir votre propos, et prouver votre connaissance des éléments essentiels de la culture générale.



Le musée de l'Homme voit le jour le 20 juin 1938, dans le contexte de la montée en puissance des fascismes et des nationalismes, des idéologies auxquelles n'adhère pas cette institution. A l'époque, ce musée est considéré comme le plus moderne du monde. Il présente l'histoire de l'humanité depuis ses origines préhistoriques jusqu'à la diversité de tous les peuples de la planète. Construit et pensé comme un musée laboratoire, cet espace de recherches et de discussions revendique des valeurs d'union et combat toutes formes de racisme et d'ostracisme. Son premier directeur et fondateur, Paul Rivet, en est la figure de proue. Le 14 juin 1940, il placarde sur les portes du musée une traduction française du poème *If*, de Rudyard Kipling. Le poème appelle à garder la tête haute et se battre.

« Monsieur le Maréchal, le pays n'est pas avec vous. La France n'est plus avec vous. »
Paul Rivet, juin 1940, lettre ouverte à Philippe Pétain

Exercice 1 : liberté totale (exercice à préparer à la maison, réalisé en classe)

« Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande. Nous avions perdu tous nos droits et d'abord celui de parler ; on nous insultait en face chaque jour et il fallait nous taire ; on nous déportait en masse, comme travailleurs, comme Juifs, comme prisonniers politiques ; partout sur les murs, dans les journaux, sur l'écran, nous retrouvions cet immonde visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes : à cause de tout cela nous étions libres. Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête ; puisqu'une police toute-puissante cherchait à nous contraindre au silence, chaque parole devenait précieuse comme une déclaration de principe ; puisque nous étions traqués, chacun de nos gestes avait le poids d'un engagement. Les circonstances souvent atroces de notre combat nous mettaient enfin à même de vivre, sans fard et sans voile, cette situation déchirée, insoutenable qu'on appelle la condition humaine. L'exil, la captivité, la mort surtout que l'on masque habilement dans les époques heureuses, nous en faisons les objets perpétuels de nos soucis, nous apprenions que ce ne sont pas des accidents évitables, ni même des menaces constantes mais extérieures : il fallait y voir notre lot, notre destin, la source profonde de notre réalité d'homme ; à chaque seconde nous vivions dans sa plénitude le sens de cette petite phrase banale : « Tous les hommes sont mortels. » Et le choix que chacun faisait de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort, puisqu'il aurait toujours pu s'exprimer sous la forme « plutôt la mort que... ».

Et je ne parle pas ici de cette élite que furent les vrais Résistants, mais de tous les Français qui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant quatre ans, ont dit non. La cruauté même de l'ennemi nous poussait jusqu'aux extrémités de notre condition en nous contraignant à nous poser ces questions qu'on élude dans la paix : tous ceux d'entre nous – et quel Français ne fut une fois ou l'autre dans ce cas ? – qui connaissaient quelques détails intéressants de la Résistance se demandaient avec angoisse :

« Si on me torture, tiendrai-je le coup ? »

Ainsi la question même de la liberté était posée et nous étions au bord de la connaissance la plus profonde que l'homme peut avoir de lui-même. Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la limite même de sa liberté, c'est son pouvoir de résistance aux supplices et à la mort. À ceux qui eurent une activité clandestine, les circonstances de leur lutte apportait une expérience nouvelle : ils ne combattaient pas au grand jour, comme des soldats ; traqués dans la solitude, arrêtés dans la solitude, c'est dans le délaissement, dans le dénuement le plus complet qu'ils résistaient aux tortures : seuls et nus devant des bourreaux bien rasés, bien nourris, bien vêtus qui se moquaient de leur chair misérable et à qui une conscience satisfaite, une puissance sociale démesurée donnaient toutes les apparences d'avoir raison. Pourtant, au plus profond de cette solitude, c'étaient les autres, tous les autres, tous les camarades de résistance qu'ils défendaient ; un seul mot suffisait pour provoquer dix, cent arrestations.

Cette responsabilité totale dans la solitude totale, n'est-ce pas le dévoilement même de notre liberté ? Ce délaissement, cette solitude, ce risque énorme étaient les mêmes pour tous, pour les chefs et pour les hommes ; pour ceux qui portaient des messages dont ils ignoraient le contenu comme pour ceux qui décidaient de toute la résistance, une sanction unique : l'emprisonnement, la déportation, la mort. Il n'est pas d'armée au monde où l'on trouve pareille égalité de risques pour le soldat et le généralissime. Et c'est pourquoi la Résistance fut une démocratie véritable : pour le soldat comme pour le chef, même danger, même responsabilité, même absolue liberté dans la discipline. Ainsi, dans l'ombre et dans le sang, la plus forte des Républiques s'est constituée. Chacun de ses citoyens savait qu'il se devait à tous et qu'il ne pouvait compter que sur lui-même ; chacun d'eux réalisait, dans le délaissement le plus total, son rôle historique. Chacun d'eux, contre les oppresseurs, entreprenait d'être lui-même, irrémédiablement et en se choisissant lui-même dans sa liberté, choisissait la liberté de tous. Cette république sans institutions, sans armée, sans police, il fallait que chaque Français la conquière et l'affirme à chaque instant contre le nazisme. Nous voici à présent au bord d'une autre République : ne peut-on souhaiter qu'elle conserve au grand jour les austères vertus de la République du Silence et de la Nuit. »

Jean-Paul Sartre, « La République du Silence », *Les Lettres françaises*, 9 septembre 1944

Après avoir lu le texte de Sartre, expliquez les phrases suivantes :

1. « Partout sur les murs, dans les journaux, sur l'écran, nous retrouvions cet immonde visage que nos oppresseurs voulaient nous donner de nous-mêmes. »
2. « Puisque le venin nazi se glissait jusque dans notre pensée, chaque pensée juste était une conquête. »
3. « Le choix que chacun faisait de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort. »
4. « C'est pourquoi la Résistance fut une démocratie véritable. »
5. « Chacun (...) en se choisissant lui-même dans sa liberté, choisissait la liberté de tous. »



Exercice 2 : liberté morale (exercice à préparer à la maison, réalisé en classe)

« Car afin que je sois libre, il n'est pas nécessaire que je sois indifférent à choisir l'un ou l'autre des deux contraires ; mais plutôt, d'autant plus que je penche vers l'un, soit que je connaisse évidemment que le bien et le vrai s'y rencontrent, soit que Dieu dispose ainsi l'intérieur de ma pensée, d'autant plus librement j'en fais choix et je l'embrasse. Et certes la grâce divine et la connaissance naturelle, bien loin de diminuer ma liberté, l'augmentent plutôt, et la fortifient. De façon que cette indifférence que je sens, lorsque je ne suis point emporté vers un côté plutôt que vers un autre par le poids d'aucune raison, est le plus bas degré de la liberté, et fait plutôt apparaître un défaut dans la connaissance, qu'une perfection dans la volonté ; car si je connaissais toujours clairement ce qui est vrai et ce qui est bon, je ne serais jamais en peine de délibérer quel jugement et quel choix je devrais faire ; et ainsi je serais entièrement libre, sans jamais être indifférent. »

Descartes, *Méditations métaphysiques*, IV

Après avoir lu le texte de Descartes, répondez aux questions suivantes :

1. Quel est le thème de ce texte ? Quelle est son idée principale ?
2. Selon Descartes, être libre, est-ce l'être absolument ?

Exercice 3 : liberté nécessaire (exercice à préparer à la maison, réalisé en classe)



Raymond Aron rapporte que Jean Cavaillès, lors d'une conversation à Londres en 1943, lui dit : « Je suis spinoziste, je crois que nous saisissons partout du nécessaire. Nécessaires les enchaînements des mathématiciens, nécessaires même les étapes de la pensée mathématique, nécessaire aussi cette lutte que nous menons. » Essayons de comprendre comment la philosophie de Spinoza peut conduire à la Résistance...

Pour Spinoza, le libre arbitre n'est qu'illusoire. Tout choix apparent est en fait le résultat d'un enchaînement de causes. Nous avons tendance à croire que nous agissons toujours de notre seul fait et que nous sommes maîtres de nos pensées et de nos actions. Nous avons quotidiennement l'impression que nous sommes la seule cause de nos actes et de nos idées, cela nous apparaît comme une évidence. Mais les choses, dans la nature, suivent un ordre déterminé. Pourquoi l'homme y échapperait-il ? Si tout ce qui se produit dans l'univers se produit selon l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, il n'y a donc aucun sens à parler de libre arbitre.

Un acte procède du libre arbitre s'il met en jeu une initiative du sujet qui ne serait pas l'effet nécessaire de causes antécédentes. Le libre arbitre suppose que l'auteur de l'acte s'institue cause première de celui-ci. Pour Spinoza, cette illusion de liberté est une croyance irrationnelle, car elle suppose de faire de l'homme un individu échappant aux lois naturelles. Or il ne le peut. Comme le dit Spinoza dans l'*Ethique*, « les hommes se croient libres pour cette seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par où ils sont déterminés ». On peut les comparer à une pierre dévalant une pente parce qu'on lui a donné une impulsion, et qui pourrait croire, si elle était douée de conscience, ne devoir son mouvement qu'à elle-même, comme l'établit Spinoza dans la *Lettre LVIII à Schuller*. La liberté absolue semble donc bien être une illusion de l'ignorance et il apparaît que la renonciation à cette illusion est un impératif de la lucidité.

La réflexion commune tend à identifier libre arbitre et liberté et ne comprend cette dernière que comme la capacité de se soustraire complètement aux déterminations. Elle oppose liberté et nécessité, pensant que la liberté d'indifférence est la racine de toute liberté. Mais cette assimilation est des plus discutables. Les hommes qui nous paraissent les plus libres ne sont pas ceux qui sont totalement indéterminés mais ceux qui accomplissement ce pour quoi ils semblent être faits. En ce sens, Spinoza affirme qu'est libre celui qui coïncide avec son essence et exprime sa nécessité propre : « J'appelle libre une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée » (*Lettre LVIII à Schuller*).

Plus un être est nécessaire, c'est-à-dire parfaitement lui-même, plus il est libre : Dieu est ainsi l'être nécessaire et libre par excellence, remarque Spinoza. Mais tout homme est soumis à l'enchaînement des causes et est nécessairement déterminé par une extériorité qui vient alors faire obstacle à sa nécessité interne. C'est ce qui explique que l'homme est soumis à des passions, c'est-à-dire qu'il est la cause inadéquate de ce qui se passe en lui. Etre délivré de la passion, et donc de la servitude, consiste à devenir la cause adéquate de ce qui se passe en nous. Comment dès lors, l'homme peut-il être véritablement lui-même et ainsi être véritablement libre ? Il doit s'efforcer de parvenir à une connaissance claire et distincte de ses affections, pour qu'elles cessent d'être des passions. Ainsi, un homme qui subit un amour passionnel pourra, après en avoir eu une connaissance claire et distincte, récupérer l'énergie présente en cet amour et affirmer par là son essence. Car « à toutes les actions auxquelles nous sommes déterminés par une affection qui est une passion, nous pouvons être déterminés sans elle par la raison » (*Ethique*). Il faut pour cela s'attacher à connaître les lois de la nature, l'enchaînement nécessaire des causes ; seule cette compréhension permet de trouver une harmonie entre la nécessité interne de l'individu et la nécessité externe. Elle est le point de départ d'une libération par rapport à tout ce qui entrave l'affirmation de l'être propre et de la liberté de l'individu. Faire l'expérience de la liberté consiste donc à être parfaitement soi-même, dans un accord avec les déterminations extérieures et non dans une indépendance par rapport à elles.

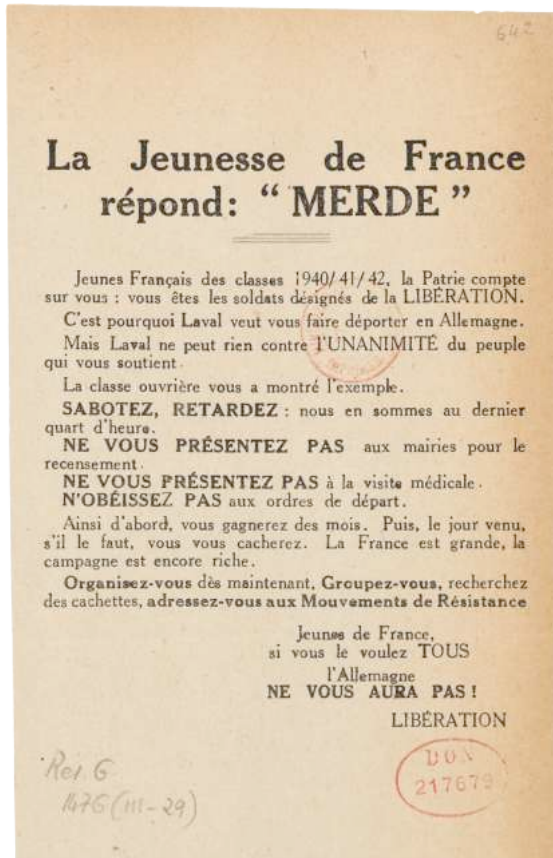
Se libérer des nécessités c'est donc les admettre, admettre un ordre qui nous régit malgré nous, nous rendre plus fort en acceptant les causes extérieures sans qu'elles ne soient une fatalité. En comprenant rationnellement, je n'agis plus selon une nécessité extérieure à mon être mais selon ma nécessité propre et par cette compréhension rationnelle, je me libère de la servitude passionnelle. La connaissance de ce qui nous détermine, donc du monde qui nous entoure, nous permet de moins subir, de ruser avec les déterminismes et d'accomplir notre nécessité propre. Action que je peux entreprendre librement sans intervention externe, seulement avec mon esprit. La liberté est donc moins à mesurer selon la quantité que selon la qualité. Est libre de ses actes celui qui peut véritablement dire que ses actes sont bien lui-même et ce par quoi son être se fait. Si on ne peut pas faire l'expérience d'une liberté absolue, qui demeure à titre d'idéal métaphysique, on peut néanmoins faire l'expérience d'une libération qui progresse à mesure que la connaissance s'affermir.

« Puisqu'il n'y a rien d'où ne résulte quelque effet (par la proposition 36, partie 1), et puisque tout ce qui résulte d'une idée qui est adéquate dans notre âme est toujours compris d'une façon claire et distincte (par la proposition 40, partie 2), il s'ensuit que chacun de nous a le pouvoir de se former de soi-même et de ses affects une connaissance claire et distincte, sinon d'une manière absolue, au moins d'une façon partielle, et par conséquent chacun peut diminuer dans son âme l'élément de la passivité. Tous les soins de l'homme doivent donc tendre vers ce but, savoir, la connaissance la plus claire et la plus distincte possible de chaque affect ; car il en résultera que l'âme sera déterminée à aller de l'affect à la pensée des objets qu'elle perçoit clairement et distinctement, et où elle trouve un parfait repos ; et par suite, l'affect se trouvant séparé de la pensée d'une cause extérieure et joint à des pensées vraies, l'amour, la haine, etc., disparaîtra aussitôt (par la proposition 2, partie 5) ; et en outre les appétits, les désirs qui en sont la suite ordinaire ne pourront plus avoir d'excès (par la proposition 61, partie 4).

Remarquons en effet que c'est par un seul et même appétit que l'homme agit et qu'il pâtit. Par exemple, la nature humaine est ainsi faite que tout homme désire que les autres vivent suivant son humeur particulière (par le scolie de la proposition 31, partie 3). Or, cet appétit, quand il n'est pas conduit par la raison, est une passion qui s'appelle ambition et ne diffère pas beaucoup de l'orgueil, tandis qu'au contraire cet appétit est un principe actif dans un homme que la raison conduit, et une vertu, qui est la piété (voyez le scolie 1 de la proposition 37, partie 4, et la 2e démonstration de cette même proposition). Et de même, tous les appétits, tous les désirs ne sont des passions proprement dites qu'en tant qu'elles naissent d'idées inadéquates ; mais en tant qu'ils sont excités et produits par des idées adéquates, ce sont des vertus. Or, tous les désirs qui nous déterminent à l'action peuvent naître aussi bien d'idées adéquates que d'idées inadéquates (voyez la proposition 59, partie 4). Ainsi donc, pour revenir au point d'où je me suis un peu écarté, ce remède contre le dérèglement des affects, qui consiste à s'en former une connaissance vraie, est le meilleur emploi qu'il nous soit donné de faire de notre puissance, puisque toute la puissance de l'âme se réduit à penser et à former des idées adéquates, comme on l'a fait voir ci-dessus (voyez la proposition 3, partie 3). »

Ethique, cinquième partie, scolie de la proposition 4

Pourquoi, lorsqu'on a lu et compris ce texte et les explications qui le précèdent, considère-t-on, comme Jean Cavaillès, qu'entrer dans la Résistance est une nécessité ?



Exercice 4 : Résistance ! (exercice à préparer en groupe à la maison, à présenter en classe)

Le réseau du musée de l'Homme

Dès juin 1940, un premier groupe d'opposition au régime de Vichy et au nazisme est formé par Yvonne Oddon (bibliothécaire), Boris Vildé et Anatole Lewitsky (ethnologues d'origine russe) dans les locaux du musée de l'Homme. Ce mouvement se transforme en un « secteur » clandestin dirigé par Boris Vildé et définitivement structuré en octobre 1940. Il compte cent membres répartis en huit groupes aux activités propres comme l'évasion de prisonniers (grâce à de faux certificats de maladie et le recrutement de passeurs), la propagande (les journaux *Résistance* et *Vérité française* sont créés respectivement en septembre et décembre 1940) et le renseignement (collecte d'informations et leur acheminement vers Londres).

À la fin de l'automne 1940, le secteur de Boris Vildé se rapproche d'un secteur géré par Maurice Dutheil de La Rochère (cinquante membres) et d'un autre géré par Paul Hauet et Germaine Tillion (quatre-vingts membres). Ces trois secteurs sont implantés sur l'ensemble de la zone occupée, ainsi que dans certaines villes de la zone libre (Bordeaux, Perpignan, Toulouse, Lyon, Vichy).

La précocité de la création du réseau de résistance du musée de l'Homme est à l'image de celle des premières arrestations. À Paris, le service de renseignements allemand (l'Abwehr) est installé à l'hôtel Lutetia dans le 6^{ème} arrondissement, d'où il traite les informations qui lui sont transmises par des agents infiltrés. Parmi eux, Albert Gaveau, mécanicien, agent de liaison et homme de confiance de Boris Vildé, dénonce à l'Abwehr l'existence du réseau de Résistance du musée de l'Homme. Les premières arrestations ont lieu en février 1941.

À la suite d'une enquête d'une année, dix-neuf personnes sont inculpées de crime d'espionnage au profit d'une puissance ennemie. Le 8 janvier 1942, un procès se tient devant une cour allemande. Le verdict est : dix peines capitales, trois peines de prison et six non-lieux. Les femmes condamnées à la peine capitale sont finalement déportées vers des camps de concentration allemands. Le 23 février 1942, Jules Andrieu, Georges Ithier, Anatole Lewitsky, Léon Nordmann, René Sénéchal, Boris Vildé et Pierre Walter sont fusillés au Mont Valérien. Le

13 août 1942, Germaine Tillion est arrêtée à la gare de Lyon à Paris, avant d'être envoyée aux prisons de la Santé (Paris) et de Fresnes (Val-de-Marne), puis d'être déportée au camp de Ravensbrück. Dès la fin de la guerre et son retour de Ravensbrück, Germaine Tillion est chargée de régulariser les pensions au titre de combattant volontaire de la Résistance et enregistre le réseau sous le nom de « Réseau du musée de l'Homme - Hauet - Vildé ».

« Paris, fin novembre 1940. Le comité de rédaction de notre journal est formé. Marcel Abraham, Jean Cassou, Claude Aveline. Vildé dit que nous pouvons disposer de trois pages. [...] Le nom du canard ? On avait pensé, dit Vildé, à *Libération*, mais ce nom paraît un peu prématuré, on a décidé (qui, on ?... nous l'ignorons) que ce serait : *Résistance*. Nous discutons des tendances politiques. De Gaulle aura toute notre sympathie respectueuse... nous devons être prudents et connaître son idéal politique. Être circonspects pendant un temps en parlant de cette vieille ganache de Maréchal. Nous savons tous ce que vaut ce Franco au petit pied ; toutefois, beaucoup de gens n'ont pas encore ouvert les yeux. L'avenir se chargera de les éclairer. Mais nous risquons de faire du tort à notre cause en les instruisant trop brutalement. Nous entassons dès aujourd'hui les documents sur le "vieux" [...]. Nous l'aiderons à s'enfoncer dans la boue dans laquelle il patauge déjà... Oh ! Montoire ! »

extrait du journal d'Agnès Humbert
dans *Notre Guerre, Souvenirs de Résistance, 1940-1945*



« Nous voici à présent au bord d'une autre République : ne peut-on souhaiter qu'elle conserve au grand jour les austères vertus de la République du Silence et de la Nuit. » dit Sartre dans *La République du Silence*.

Ensemble et en faisant en sorte que la parole soit distribuée à égalité, vous réaliserez une vidéo d'une durée maximale de 10 minutes.

Germaine Tillion, Hélène Langevin, Yvonne Oddon, Agnès Humbert, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Eveline Lot-Falck, Paul Rivet, Anatole Lewitsky, Jean Cassou, Jean Cavaillès, Pierre Brossolette, Jean Zay, Boris Vildé, Valentin Feldman, Georges Politzer, Jacques Decour, Jacques Solomon, Marcel Abraham, Claude Aveline, Jules Andrieu, Georges Ithier, Léon Nordmann, René Sénéchal, Pierre Walter ou un autre résistant du réseau du Musée de l'Homme : chaque membre du groupe choisit d'incarner un de ces personnages historiques. Il se présente pour que l'on comprenne qui il est. **Vous expliquerez, en incarnant les personnages historiques auxquels vous rendez hommage, quelles devraient être les « austères vertus »**

que la France d'aujourd'hui, si elle choisissait d'être l'héritière de « la République du Silence et de la Nuit » devrait retrouver, cultiver et transmettre.

Si la réalisation de la vidéo excède vos capacités créatives et techniques, vous présenterez votre exposé à l'oral. La vidéo est à envoyer à catherine.robert26@orange.fr avant 18h, veille de la présentation orale. Complétez votre information sur le Philofil, dans la rubrique DEVOIRS.

EXERCICE 5 : (exercice à préparer à la maison, réalisé en classe)

À l'issue de ce dossier, on doit pouvoir rechercher tous les sujets sur la liberté que ses acquis permettent de traiter.